

la correction. Aussi se plaisait-elle, pour l'exemple de ses compagnes, à l'exercer fréquemment en ce point ; et elle disait souvent qu'elle aimerait avoir en chacun de ses monastères *une Marie de la Nativité*.

« Vraiment elle éclate en toute manière la pureté de ces âmes, pouvait dire sainte Thérèse, soit dans leur obéissance, soit dans le contentement qu'elles goûtent au sein d'une clôture si sévère et d'une si profonde solitude, soit enfin dans la joie qu'elles éprouvent toutes les fois qu'elles rencontrent des sujets de mortification. Plus Notre-Seigneur donne grâce à une prieure pour les exercer, plus je les vois contentes, à ce point que les prieures se lassent plutôt de les éprouver, qu'elles de se soumettre. Leurs désirs en cela sont insatiables. ⁽¹⁾ »

Le séjour prolongé de la sainte Mère au monastère de Tolède, à cette époque très tourmentée pour la Réforme, semblait lui avoir été ménagé par le Seigneur pour qu'elle eût le loisir de composer le dernier et le plus sublime de ses ouvrages : *le Château intérieur*. Les religieuses qui l'entouraient furent témoins, durant cette période, de plus d'un fait merveilleux.

« Je l'ai vue souvent, a déposé Marie de la Nativité, environnée de splendeur tandis qu'elle écrivait cet ouvrage : c'était d'ordinaire après la sainte Communion. Elle écrivait avec une extrême rapidité, et elle était si absor-

(1) Fondations, ch. XVIII.

bée que nous avons beau faire du bruit autour d'elle, jamais elle ne s'interrompait ni ne se plaignait qu'on la dérangeât. » Une autre religieuse de ce couvent dit encore : « La Mère Marie de la Nativité entra un soir pour lui faire un message. La Sainte commençait à écrire un cahier qui était blanc, et elle traçait précisément les premières lettres. Elle ôta ses lunettes pour écouter ce qu'on avait à lui dire et n'avait pas encore abaissé les mains, quand elle se trouva ravie dans la posture où l'avait trouvée le message. Elle demeura plusieurs heures dans ce ravissement. La mère Marie de la Nativité resta là sans s'éloigner un moment et sans cesser de la considérer, tout étonnée d'une extase si profonde. Quand, l'extase finie, la Sainte revint à elle, la religieuse vit que le papier, qui auparavant était blanc, se trouvait couvert de son écriture. La Sainte, s'apercevant que Marie de la Nativité l'avait surprise en cet état, et voulant du moins lui dérober l'écrit, jeta furtivement le cahier dans une armoire. ⁽¹⁾ »

L'ouvrage n'était pas achevé quand, à la fin de Juillet 1577, sainte Thérèse reprenait le chemin d'Avila. Marie la revit encore pour quelques jours à Tolède en 1579, puis en Mars 1580. Ce dernier séjour apporta aux religieuses plus d'angoisse que de consolation. A peine arrivée, la sainte Mère tomba gravement malade

(1) Dép. de la mère Marianne des Anges.

et ses jours furent en danger. Les mois d'Avril et de Mai se passèrent pour elle avec une fièvre ardente et une complication de maux, qui la retinrent à Tolède jusqu'au mois de Juin. Réclamée pour une fondation nouvelle, celle de Palencia, elle se remit en route malgré ses souffrances. Ses filles, préoccupées du triste état de sa santé, se demandaient si elles la reverraient ici-bas et leur peine était très-vive. L'émotion de leur Mère n'était pas moindre. Toujours, du reste, elle éprouvait une véritable douleur en s'éloignant de ses religieuses. Elle-même nous en fait confidence au *Livre des Fondations* : « Une peine très sensible pour moi, nous dit-elle, c'était de quitter mes filles et mes sœurs, lorsque j'avais à passer d'un lieu à un autre. Je les aime si tendrement, que ce n'était point la moindre de mes croix, je puis vous l'affirmer, surtout quand je me disais que je ne les reverrais plus et que j'étais témoin de leur douleur, de leurs larmes. Elles sont très détachées de tout le reste, mais Dieu ne leur a pas donné de l'être de moi, peut-être pour me faire trouver là matière à plus grand tourment, car je ne suis pas non plus détachée d'elles. J'avais beau me faire toute la violence possible pour ne pas le leur laisser voir, les réprimander même, peine perdue, tant est grand l'amour qu'elles me portent, amour dont, au reste, elles ont maintes fois prouvé la sincérité. ⁽¹⁾ »

(1) Ch. XXVII.

C'était pour la dernière fois que Marie de la Nativité voyait sainte Thérèse. Mais elle avait admirablement profité à son école. Dès lors, elle était prête pour servir aux fondations. En 1585 elle se trouvait mise au nombre des religieuses destinées à établir à Cuerva un nouveau monastère. L'année suivante elle devait avoir part à une œuvre plus importante encore. En 1586, la vénérable mère Anne de Jésus passa par Tolède, se rendant à la fondation de Madrid. Reconnaisant le trésor de vertus que Dieu avait déposé dans l'âme de cette religieuse, elle désira l'emmener avec elle comme sous-prieure.

Saint Jean de la Croix était du voyage. C'est dire la consolation que goûtèrent les religieuses au milieu des fatigues de la route. Ses paroles, embrasées de l'amour de Dieu, soutenaient tous les courages et enflammaient les cœurs. A Illescas, où se vénère une image miraculeuse de la sainte Vierge, il célébra la Messe et communia la mère Anne de Jésus, Marie de la Nativité et leurs compagnes. On n'était plus qu'à cinq lieues de Madrid, mais, afin d'éviter la magnifique réception qu'on leur préparait, il fut décidé, de l'avis du Saint, que les Carmélites attendraient les ténèbres de la nuit pour pénétrer dans la grande ville. A une lieue et demie de Madrid, une obscurité profonde les enveloppait, quand tout-à-coup une lumière aussi brillante que celle du soleil éclaira la route et guida les voyageurs jusqu'aux portes

de la cité, où elle s'évanouit. Saint Jean de la Croix et les religieuses attribuèrent cette merveille à une assistance spéciale de sainte Thérèse, qui témoignait marcher avec ses filles et agréer leur entreprise.

Le monastère de Madrid fut érigé le 17 Septembre de cette année 1586. D'excellents sujets se présentaient pour recevoir l'habit. La mère Anne de Jésus chargea Marie de la Nativité de les former à la vie du Carmel. De concert avec la vénérable Mère, elle sut leur inspirer le plus pur esprit de sainte Thérèse, qu'elle avait eu la grâce de puiser à sa source. Aussi bien, Anne de Jésus et Marie de la Nativité avaient-elles la plus parfaite conformité de pensées et de vues. Ce fut cette dernière qui succéda à la Vénérable dans la charge de prieure au Carmel de Madrid.

Elle occupait cette place à l'époque où de graves difficultés se produisirent pour cette Communauté : elle fut blâmée très sévèrement et déposée de son office. Un Père de l'Eglise l'a dit : « C'est en présence des mépris que chacun montre ce qu'il est. » En ces circonstances difficiles, Marie de la Nativité fit bien paraître ce qu'elle était : une âme inébranlablement enracinée dans l'humilité et la patience. La force de vertu de ses premières années de vie religieuse parut alors avec un éclat nouveau : elle semblait douée d'une merveilleuse puissance pour ranimer autour d'elle la confiance et l'énergie, pour inspirer l'amour des souffrances.

En 1597, elle quitta Madrid pour se rendre à la fondation de Consuegra, dont elle fut la première prieure. Dieu la rappela à lui en ce couvent, le 15 Septembre de la même année. Elle portait l'habit du Carmel depuis vingt-six ans.

(Registre des Professions du monastère de Tolède — *Reforma de los Descalzos, t. III, lib. IX, cap. XXXIV* — Dép. de Marie de la Nativité.)

THÉRÈSE DE LA CONCEPTION

(AGNÈS ALVAREZ)

du voile blanc

1547 — 1625

Laissez-vous enseigner, laissez-vous commander, laissez-vous mener et assujettir, et vous serez parfait.

S. Jean de la Croix.

Thérèse de la Conception, née à Bartrès, non loin de Tolède, l'année 1547, était fille d'André Serrano et d'Antoinette Diaz. Ses parents la nommèrent Agnès. Ame candide et pure, et en même temps capable d'héroïsme, la petite Agnès, comme la gracieuse martyre sa patronne, goûta dès ses plus tendres années combien le Seigneur est doux. Elle n'avait que cinq ans, quand Jésus se fit voir à elle sous la forme d'un enfant de son âge, vêtu de la tunique des Nazaréens, et lui fit connaître qu'il voulait lier avec elle une intimité toute d'amour. Pendant sa vie entière, Agnès Alvarez répondra par une courageuse fidélité à ces premières avances de l'Époux des âmes.

Elle avait grandi, quand ses grâces naïves lui gagnèrent l'affection d'une noble femme, doña Thérèse de

Guevara, qui désira l'avoir dans sa demeure. Doña Thérèse, nommée dame d'honneur de Jeanne d'Autriche, sœur de Philippe II et veuve du roi Jean de Portugal, tint à emmener à la cour sa chère Agnès. Dans ce séjour dangereux, Agnès conserva sa virginale candeur et répandit la bonne odeur de Jésus-Christ. La princesse Jeanne voulut recevoir ses soins durant sa dernière maladie qui fut longue et douloureuse, et Agnès lui prédit le jour de sa mort (7 Septembre 1573).

Il tardait à cette âme éprise des biens véritables, de quitter sans retour les choses du siècle, dont saint Bernard dit si bien : « qu'elles oppriment ceux qui les possèdent, qu'elles souillent ceux qui les aiment et qu'elles tourmentent ceux qui les perdent. » Cependant Dieu, qui l'avait conduite à la cour pour l'avantage de plusieurs, l'y retint quelque temps encore et lui ménagea l'occasion de ramener dans la voie du ciel, par ses salutaires avertissements, plusieurs personnes dont le salut était en danger.

Sainte Thérèse l'ayant connue, apprécia sa prudence et sa vertu. Voyant en elle le désir de la vie religieuse, elle la reçut pour le couvent de Tolède. Elle voulait l'admettre en qualité de religieuse de chœur, et lui fit sur ce point les plus vives instances. Agnès demeura inébranlable. *Non, ma Mère*, répétait-elle avec une humble fermeté, *c'est à laver la vaisselle et à ramasser les balayures que Dieu m'appelle.*

La Sainte, reconnaissant l'Esprit de Dieu en cette âme généreuse, céda enfin à ses désirs. Elle lui donna elle-même l'habit au couvent de Tolède, peu après son arrivée de Séville (Août 1576). Agnès changea son nom en celui de Thérèse. Elle avait alors trente ans.

Dès son entrée, Thérèse de la Conception se signala par une obéissance aveugle, un profond mépris d'elle-même, une application constante aux humbles emplois qu'elle avait ambitionnés. Elle se donnait à elle-même, comme son plus beau titre de gloire, le nom de *balayeuse de la maison du Seigneur*. Si on lui demandait un conseil, elle répondait humblement : *Je ne sais rien. Une seule chose me convient : me laisser charger comme une bête de somme, me soumettre à tout le monde et marcher par où l'on voudra me conduire*. Mais sa prieure lui ordonnait-elle de parler, elle le faisait avec une sagesse qui causait l'admiration de ses sœurs et révélait clairement le riche fonds de grâce que Dieu avait déposé dans son âme.

La compassion de Thérèse de la Conception envers les pauvres était extraordinaire. On ne pouvait s'expliquer comment, dans son office de portière, elle parvenait à les soulager par de si abondants secours, alors que le couvent manquait même du nécessaire. En assistant le corps, elle avait surtout en vue de remédier aux besoins des âmes. A l'intérieur de la Communauté, sa charité n'était pas moindre. Les traits suivants, qui ont trouvé

place dans les Chroniques de l'Ordre, nous montrent comment Dieu se plaisait à récompenser sa foi et son dévouement pour ses sœurs.

Un jour que le pain manquait, elle s'enquit de la portière où elle pourrait en prendre pour les malades dont elle avait le soin. La portière répondit qu'il n'y en avait point dans la maison. Thérèse descend à la cave, et y trouve une corbeille pleine de fort beaux pains; elle en prend quelques-uns entre ses mains, mais n'osant croire le témoignage de ses yeux, elle retourne à la portière, qui lui affirme de nouveau qu'on n'a point apporté de pain. La sœur redescend à la cave et, retrouvant les pains, se persuade encore être le jouet d'une erreur. Cependant l'heure du repas des malades approchait. Elle se décide à aller trouver sainte Thérèse, qui entretenait alors au parloir Louise de la Cerda. *Notre Mère*, lui dit-elle, *il n'y a point de pain pour les malades. J'ai cependant trouvé à la cave une corbeille qui semble en être pleine. Sans doute je me trompe, car la portière affirme qu'on n'en a point apporté. Que plaît-il à Votre Révérence que je fasse? — Que vous alliez en chercher quelques uns*, répondit la Sainte.

La sœur obéit et apporta les pains à sa sainte Mère. Celle-ci admira la soumission de jugement de la fervente converse et bénit Dieu de sa libéralité envers ses servantes. Doña Louise voulut emporter de ce pain merveilleux. Il y en eut pour toute la Communauté, et il en

resta une certaine quantité, que la sainte Mère fit distribuer aux pauvres.

Une autre fois, une malade avait besoin d'une poule, et le couvent se trouvait hors d'état de faire cette dépense. La sœur Thérèse dit aux autres religieuses: *Ne vous mettez point en peine, mes mères.* En leur présence, elle se rend à la cuisine et y trouve plusieurs poules grasses et plumées, pendues à un croc.

Thérèse de la Conception était spécialement dévouée au soulagement des âmes du purgatoire, qui venaient en grand nombre et avec instance solliciter son secours. Parfois ses compagnes l'entendaient s'écrier durant la nuit: *Est-il possible que vous ne laissiez pas en repos cette pauvre converse ?* Pour lui donner l'occasion de plus abondants mérites, Dieu lui envoya des maux nombreux, qu'elle endurait avec joie pour les pauvres âmes souffrantes. Toute couverte d'ulcères, elle se montrait si patiente que les médecins la nommaient *l'Insensible*. Ses sœurs, voulant l'animer à souffrir des cautérisations cruelles, lui disaient: *Tout pour l'amour de Dieu!* A quoi la malade répondait: *Qu'y a-t-il en ceci à souffrir? F'avoue que je n'y trouve rien.*

Au milieu de ses douleurs, Thérèse assistait et veillait les autres malades. Trois jours avant sa mort, elle fut obligée de s'aliter et annonça la date précise où elle quitterait l'exil. Après avoir reçu les derniers Sacrements avec la plus tendre dévotion, elle dit à sa prieure: *Ma*

Mère, la très sainte Vierge et notre sainte Mère sont ici avec moi, mais notre père saint Joseph n'est pas encore arrivé. A peu de temps de là, elle dit : Il est enfin venu. Et en prononçant ces mots, elle expira. C'était le 27 Février 1625.

Elle avait soixante-dix-huit ans. Des concerts angéliques furent entendus à l'heure de son heureux passage. Elle apparut glorieuse à deux religieuses de Tolède, et leur fit connaître la haute récompense que Dieu réserve aux souffrances généreusement endurées pour son amour.

(Registre des Professions de Tolède—*Reforma de los Descalzos, t. IV, lib. XVII, cap. V*—Vie ms. de la mère Marie de Jésus (de Rivas), ch. XXVII.)

LA SERVANTE DE DIEU MARIE DE JÉSUS

(DE RIVAS)

1560 — 1640

Je t'épouserai dans la justice et dans le jugement, dans la miséricorde et dans les témoignages de ma bonté.

Osée, II, 19.

« Oh! qu'heureuse est l'âme qui, libre d'imperfection, se sent aimée de toute l'affection de la très sainte Trinité! qui voit Dieu l'entourer de son amour comme s'il avait oublié toutes les autres créatures! qui sent croître sa béatitude à mesure qu'elle se plonge de plus en plus, avec ses misères, dans les profondeurs de l'amour de cette très sainte Trinité, qui la transforme et l'ennoblit. »

Cette parole du grand docteur saint Thomas d'Aquin nous semble s'appliquer parfaitement à l'âme sainte et privilégiée dont nous allons brièvement retracer la vie, tant le Seigneur s'est plu à la combler de faveurs choisies et a témoigné prendre en elle ses amoureuses complaisances.

Marie de Rivas était fille d'Antoine Perez de Rivas

et d'Elvire Martinez, tous deux d'une naissance distinguée. Elle naquit à Partanedo, dans la province de Guadalajara,⁽¹⁾ le 18 Août 1560. A l'âge de quatre ans, elle perdit son père. Dès lors on remarqua en elle un don d'oraison extraordinaire, une prudence et des vertus au-dessus de son âge. Sa mère ayant passé à de secondes noces, Marie fut confiée à ses grands-parents. Fille unique, héritière d'un riche majorat, douée d'une remarquable beauté, elle prit quelque goût à la parure. Anxieuse cependant relativement à l'état de vie qu'elle devait embrasser, elle pria devant une image de Jésus-Christ chargé de sa croix, quand le Sauveur, lui adressant la parole, lui dit par trois fois: *Je te veux Carmélite.*

Marie avait quinze ans. A l'instant, son cœur est fixé, elle ne songe plus qu'à mettre entre le monde et elle une barrière infranchissable. A sa prière, son confesseur le père Antoine de Castro, de la Compagnie de Jésus, dépêche un exprès à sainte Thérèse pour lui exprimer les désirs de sa pénitente. La Sainte, récemment sortie de Tolède, venait de rentrer en son couvent d'Avila (1577). Instruite par une lumière supérieure des qualités exceptionnelles de la jeune fille, elle la destina au couvent de Tolède. Par l'entremise du père Diego de Yepès, de l'Ordre des Hiéronymites, alors prieur de la

(1) Pour le lieu de naissance de la mère Marie de Jésus, nous avons suivi des renseignements récents, fournis par le monastère de Tolède.

Sisla, elle écrivit aux religieuses une lettre où elle leur annonçait, dans un esprit prophétique, qu'elle leur envoyait un sujet qui serait « un prodige. » En même temps, elle recommandait au père Diego d'observer avec soin la conduite d'une novice dont elle attendait de si grandes choses.

Marie de Rivas entra au monastère le 12 Août 1577. Dès le premier jour, son zèle pour l'oraison et la pénitence fut incroyable, et Dieu, de son côté, répandait ses dons en son âme avec une sorte de profusion. Les religieuses se demandaient avec étonnement quelle serait la suite d'une carrière dont les débuts s'annonçaient si peu ordinaires.

Marie de Jésus était encore dans les premiers mois de son noviciat, quand la Communauté de Tolède apprit avec stupeur que saint Jean de la Croix et le religieux qui lui servait de compagnon, avaient été enlevés avec violence de leur logement de confesseurs du monastère de l'Incarnation d'Avila. « On avait, disait-on, enfoncé leurs cellules et saisi leurs papiers.⁽¹⁾ » Plus que cela, « on les avait emmenés les mains liées, comme des malfaiteurs... on leur avait fait toutes sortes de mauvais traitements.⁽²⁾ »

C'était le premier épisode d'un drame où le père du

(1) Lettre de sainte Thérèse à Philippe II, 4 Décembre 1577.

(2) Lettre de la même à Marie de Saint-Joseph, 10 Décembre 1577.

Carmel réformé allait cueillir les plus beaux fleurons de sa couronne, et qui surprend moins lorsqu'on apprend qu'il avait sa source dans un conflit de juridiction, champ de bataille où les coups portés sont parfois d'autant plus violents que, des deux côtés, les combattants ont l'intime persuasion qu'ils soutiennent le parti du droit et de la justice. ⁽¹⁾

La douleur et l'inquiétude étaient grandes dans tous les couvents de Carmélites, car le plus impénétrable mystère enveloppait la retraite du bienheureux Père, et l'on n'ignorait pas que c'était sur sa tête qu'allaient vraisemblablement tomber tous les coups. Les religieuses de Tolède étaient loin de se douter que c'était dans leur ville même, au couvent des Carmes Mitigés qui domine le Tage, que leur saint Père avait été conduit, là qu'il était traité en religieux coupable de rébellion, soumis aux châtiments sévères que les familles monastiques infligent à ce désordre.

Cependant les Carmélites de Tolède n'étaient pas sans préoccupation au sujet de leur novice. Favorisée d'une union avec Dieu beaucoup plus qu'ordinaire, elle sentait d'autre part ses forces physiques décliner rapidement. La Communauté en était frappée, et elle se de-

(1) Les Réformés, ayant à leur tête saint Jean de la Croix et le père Jérôme Gralien, obéissaient aux ordres du Nonce Apostolique en Espagne. Les Mitigés suivaient ceux du Révérend Père Général et de son Délégué, le père Jérôme Tostado. De là, on le conçoit, une confusion véritable, dont l'histoire du Carmel réformé a enregistré les regrettables péripéties.

mandait si un sujet, d'ailleurs si remarquablement doué, serait capable de porter les saintes rigueurs de la règle primitive. Sainte Thérèse, ayant appris que les sœurs hésitaient à lui laisser émettre ses vœux, leur écrivit avec quelque sévérité de bien prendre garde à ce qu'elles allaient faire, parce que si elles refusaient la profession à Marie de Jésus, elle la ferait venir au couvent d'Avila. Les religieuses se rendirent, et la profession fut fixée au 8 Septembre de cette année 1578.

Un des jours de l'Octave de l'Assomption, entre cinq et six heures du matin, tout était calme et silencieux au monastère des Carmélites. Marie de Jésus et ses compagnes priaient, profondément recueillies, dans le chœur: c'était l'oraison du matin. Soudain retentit la sonnette du tour. La portière, Eléonore de Jésus, va répondre et s'entend adresser ces paroles: *Ma fille, je suis le frère Jean de la Croix, et je viens de sortir de prison cette nuit. Voulez-vous bien en prévenir la mère prieure?* En toute hâte, la sœur Eléonore porte à la mère Anne des Anges une nouvelle si inattendue. Bientôt la Communauté est informée à son tour et rend grâce à Dieu, dans des transports de joie et d'admiration.

Qu'était-il donc arrivé, et par quelles voies merveilleuses le Seigneur avait-il délivré son serviteur? On eût voulu l'apprendre sur l'heure, mais il s'agissait avant tout de soustraire le bienheureux Père aux Carmes Mitigés, qui n'allaient pas manquer de venir au monastère des

Carmélites s'enquérir de leur prisonnier. Une circonstance fortuite — la confession d'une malade à entendre — permit à la prieure de faire entrer le Saint dans la clôture et de le dérober ainsi aux recherches de ses persécuteurs. Mais il fallut auparavant lui faire prendre quelques aliments, car, épuisé de forces, il allait tomber en défaillance.

Une fois la malade confessée, il adressa la parole aux religieuses. C'était la première fois que la sœur Marie de Jésus voyait le père de la Réforme. Pour celles qui déjà avaient eu des relations avec lui, il était méconnaissable, tant les souffrances de sa détention avaient flétri et ravagé ses traits. Ne pouvant, sans un péril évident, quitter encore le monastère, il se vit obligé de consoler ses filles, en leur racontant par quelles merveilles de la Providence il se voyait en liberté.

Tandis qu'enfermé dans une étroite cellule de dix pieds de long sur six de large, à peine éclairée par un soupirail de trois doigts de haut, il se trouvait en proie à une intime agonie de l'âme, la sainte Vierge lui était apparue entourée d'une légion d'anges et lui avait annoncé que ses souffrances allaient finir. Dans une seconde apparition elle lui avait ordonné de s'échapper, lui montrant en esprit une haute fenêtre qui, d'un corridor voisin, avait vue sur le Tage, et lui promettant qu'elle le soutiendrait de sa main. Un soir que par une faveur inusitée on lui avait permis de sortir pour quelques

instants de sa prison, il avait vu une fenêtre qui donnait sur le fleuve et l'avait reconnue pour celle que lui avait indiquée Notre-Dame. Rentré dans son pauvre réduit, il avait desserré les vis du cadenas afin de pouvoir plus aisément forcer la porte, et de deux vieux manteaux, déchirés par bandes, il avait fait la corde au moyen de laquelle il devait descendre.

Soutenue par une protection sensible de la Vierge, il avait fait sauter la porte de son cachot, et passant au milieu de plusieurs religieux profondément endormis, il s'était dirigé vers la fenêtre du corridor. Là il avait fixé ses bandes de laines à une faible poutrelle et, plein de confiance en sa Protectrice, s'était suspendu dans le vide. La corde s'étant trouvée beaucoup trop courte, force lui avait été de se laisser tomber. Alors une clarté céleste, environnée d'un nuage lumineux, lui était apparue, et il avait entendu ces mots : *Suis-moi!* Après quoi, il s'était senti miraculeusement enlevé sur une muraille et doucement conduit jusqu'à la rue qui mène à la place du Zocodover. Là il s'était blotti sous un portail entr'ouvert et avait attendu le point du jour.

Marie de Jésus et ses sœurs, on peut le croire, étaient suspendues aux lèvres du bienheureux Père, émerveillées surtout de la douceur et des égards avec lesquels il parlait des Pères de l'Observance qui l'avaient si durement traité. Ceux-ci, pendant ce temps, se présentaient chez les Carmélites accompagnés d'alguazils, dans

la pensée qu'il avait dû se réfugier dans les dépendances du couvent. La visite domiciliaire à la chapelle, à la sacristie, au confessionnal et au parloir étant demeurée sans résultat, ils se retirèrent mécontents et confus. Quand tout danger parut écarté, le Saint, revêtu d'un habit convenable, fut confié à un chanoine de la cathédrale qui, après lui avoir donné chez lui tous les soins que réclamait l'épuisement de ses forces, le fit conduire sûrement jusqu'au couvent d'Almodovar.⁽¹⁾

Tandis que la nouvelle de cette délivrance se répandait dans les couvents, remplissant d'allégresse sainte Thérèse et la Réforme entière, la sœur Marie de Jésus se préparait au grand acte de sa profession. Le jour de la Nativité de la très sainte Vierge, elle prononça ses saints engagements, au milieu de communications célestes qui absorbèrent totalement les puissances de son âme et la privèrent de l'usage de ses sens.

Sainte Thérèse arrivait à Tolède au mois d'Aôut de l'année suivante (1579). Elle fit connaître à la nouvelle professe qu'elle avait assisté en esprit à la solennité de ses noces et connu les grâces dont Dieu l'avait comblée. Avant de s'éloigner, elle recommanda qu'en son absence on prît soin de la santé de la jeune sœur, parce que son intime union avec Dieu consumait rapidement ses forces corporelles.

(1) Cf. P. Jérôme de Saint-Joseph, ch. X et XI.

« Entre le Verbe divin et l'âme devenue son Epouse, a dit saint Bernard, tout est commun : ils n'ont plus rien de propre, rien qui n'appartienne à tous deux. Il n'y a plus qu'un héritage, une seule maison, une seule table, une seule couche, une seule et même chair, et, selon la parole de l'Apôtre, Dieu et l'âme ne sont plus qu'un seul et même esprit. »

Les faveurs dont Marie de Jésus était l'objet de la part de son Epoux dans cette ineffable et mystérieuse union, devinrent si continuelles et si puissantes, qu'on fut obligé de la distraire des choses divines en lui confiant les emplois les plus absorbants. Mais c'était peine perdue, car on la voyait entrer en extase au milieu de ses occupations. Enivrée de l'amour de son Dieu, Marie de Jésus n'aspirait qu'à souffrir pour lui. Durant sa longue carrière religieuse ses désirs seront satisfaits : elle connaîtra les épreuves spirituelles les plus rigoureuses, des maux physiques nombreux et terribles, les persécutions et les mépris des créatures.

Sainte Thérèse revit Tolède en 1580. En retrouvant Marie de Jésus, elle interrogea du regard la physionomie de sa chère fille, et, découvrant dans sa pâleur les marques d'une langueur profonde, elle lui dit aimablement : *Où en seriez-vous, ma fille, si je n'avais parlé, puisqu'ayant recommandé qu'on prît soin de vous, je vous trouve en si pauvre état ?* Envoyait-on à la sainte Mère quelque douceur, elle la remettait entre les mains de la fidèle Anne

de Saint-Barthélemy, lui disant de la réserver pour la sœur Marie de Jésus.

La confiance de sainte Thérèse dans la sagesse et et les lumières de cette religieuse était si grande, qu'elle la nommait « *su letradillo*, son petit théologien. » Non contente de prendre son avis dans les affaires de la Réforme, elle alla jusqu'à lui remettre entre les mains, malgré sa grande jeunesse, les manuscrits du *Château intérieur*, des *Fondations* et du *Chemin de la Perfection*, lui demandant de lui en dire son sentiment et de lui indiquer les corrections à faire. Mais la nouvelle professe, qui avait remarqué le parfum tout céleste qu'exhalait sa sainte Mère, venait-elle à dessein se placer auprès d'elle pour en jouir, elle recevait une âpre réprimande, avec une injonction de n'ajouter point foi à semblable chose. C'est Marie de Jésus elle-même qui l'a déclaré dans sa déposition juridique pour la Béatification, nous attestant, comme bien d'autres, à quel point sainte Thérèse savait à propos mêler la rigueur et l'affection.⁽¹⁾

Après la mort de la Sainte, Marie de Jésus prit part à la fondation de Cuerva (1585). Bientôt elle revenait à Tolède, et en 1586, n'ayant encore que vingt-six ans, elle succédait à la mère Hélène de Jésus (de Quiroga) dans la charge de prieure. Elle s'était acquittée de ses fonctions à la satisfaction générale, quand à la fin de son

(1) Inform. de Tolède.

triennat, elle obtint d'être déchargée du pesant fardeau de la supériorité.

Rentrée dans la dépendance et la solitude, sa vie ne fut plus qu'une oraison continuelle. Souvent elle passait la nuit entière à prier dans un lieu éminent, redisant avec David : *Seigneur, j'ai élevé mes yeux vers vous, qui habitez dans les cieux.*⁽¹⁾ On la trouvait alors comme privée de vie et toute hors d'elle-même. Elle avouait que c'était dans le silence de la nuit qu'elle goûtait en Dieu de plus suaves délices.

Si ardent était son amour pour Notre-Seigneur, si totale sa transformation en lui, qu'on la voyait toute fondue de tendresse et de dévotion au moment de Noël, défaillante et comme réduite à l'agonie au temps de la Passion, ravie de joie et en quelque sorte transfigurée à l'époque où l'Eglise honore la vie glorieuse et ressuscitée du Rédempteur. L'Esprit-Saint avait si abondamment répandu la charité dans son âme, que, toute abimée en son Dieu, elle pouvait dire avec l'Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.*⁽²⁾ Ses paroles enflammées révélaient au dehors le brasier divin qui dès ses jeunes années s'était allumé dans son cœur. Néanmoins, Dieu se plaisait de temps en temps à en accroître la véhémence.

Un jour, entendant un sermon où le prédicateur

(1) Ps. CXXII, I. (2) Galat. II, 20.

avait pris pour texte ces mots du Psaume XXVIII: *Dominus diluvium inhabitare facit, Le Seigneur a fait habiter le déluge sur notre terre*, elle reçut des lumières ineffables sur le mystère de l'Incarnation, et son âme se trouva submergée par les flots d'un déluge d'amour et de feu, qui la faisait s'écrier avec David: *Mon âme défaill en mon Sauveur.*⁽¹⁾ Et cependant, celle qui se sentait trop faible pour porter une heure seulement l'intensité d'une pareille faveur, fut en état de la soutenir nuit et jour durant une année et demie. Fortifiée de Dieu même, son âme, semblable à une arche sacrée, naviguait en paix au sein de ce déluge. Cette tempête faisait tout son repos, cette oisiveté était sa plus importante affaire, tout son emploi ne consistait plus qu'à vaquer à Dieu et à son amour.

Si l'amour de Dieu brillait en Marie de Jésus d'un incomparable éclat, une invincible espérance formait, elle aussi, l'une des caractéristiques de sa sainteté. Elle possédait cette vertu en un degré merveilleux. Elle espérait de Dieu, Dieu lui-même et avec lui tous les biens; et son regard était si ferme, son attente si pleine de joie, qu'elle semblait n'être plus l'attente, mais la pleine possession. S'agissait-il d'une grâce temporelle ou spirituelle à obtenir, dès lors que la gloire de Dieu y était intéressée, Marie de Jésus sollicitait avec une ardeur et une con-

(1) Ps. CXVIII, 81.

fiance que Dieu récompensa maintes fois par des faits surprenants et au-dessus de la nature. Ce fut par l'entremise de la sainte Vierge que Jésus-Christ porta cette vertu à sa perfection en l'âme de sa servante. Il daigna lui découvrir de quelle manière sa très sainte Mère se présentait devant lui pour implorer sa miséricorde en faveur des mortels. Marie de Jésus déclarait ensuite que la prière de la Mère de Dieu dépasse toute capacité humaine. Elle avouait néanmoins avoir compris que Marie mettait sous les yeux de son Fils son titre de Rédempteur, les vertus qu'il a pratiquées, les douleurs qu'il a souffertes pour les hommes, mais avec un espoir si solide, une hardiesse si humble et si pleine de certitude, qu'avant d'être instruite de cette façon de demander, elle avait ignoré ce que c'était qu'espérer. Et elle ajoutait, s'adressant à l'une de ses religieuses: *Ma fille, je vous assure qu'auprès du souverain degré d'espérance auquel la Bonté divine m'éleva en cet instant, celle que j'avais auparavant n'en méritait pas le nom.*

De cette espérance naissait pour Marie de Jésus un désir ardent de jouir de son Epoux, désir que celui-ci se plaisait à enflammer encore par des paroles comme celles-ci: *Ma fille, réjouis-toi de ce que je t'ai rachetée pour la gloire de mon Humanité.* D'autres fois, la Trinité sainte lui découvrait la joie ineffable qu'elle prenait dans la rédemption de son âme par le Verbe incarné et dans son union avec chacune des divines Personnes.

Ces faveurs, et bien d'autres non moins admirables, plongeaient la servante de Dieu dans une ivresse spirituelle et un saint transport, qui l'enlevaient en quelque sorte à la vie terrestre et ne lui permettaient plus de s'arrêter aux choses d'ici-bas. Rien ne pouvait troubler la paix de son âme et son inébranlable confiance en Dieu, non pas même les sacrifices les plus sensibles à son cœur. Depuis plusieurs années déjà, ses confesseurs, de l'avis de sainte Thérèse, l'avaient admise à la Communion quotidienne, et son âme trouvait dans cette manne sacrée le rassasiement de tous ses désirs, quand une ordonnance des Supérieurs vint la priver de ce bonheur. Elle se contenta de prononcer cette parole, qui nous révèle tout à la fois et la perfection de son obéissance et les hauts sommets où habitait son âme : *Désormais tout me sera Communion.*

Au bout de trois ans, la mère Marie de Jésus fut élue prieure pour la seconde fois. Celui qui l'avait si souvent enivrée de ses célestes douceurs, allait la faire boire à longs traits au torrent de ses souffrances. Par une disposition de sa providence, une accusation perfide trouva crédit auprès d'un des premiers Supérieurs de la Réforme, au point de lui donner de la vénérable Mère l'opinion la plus sinistre. Elle fut ignominieusement déposée des fonctions de prieure. Quelque temps après, chargée de nouvelles inculpations, elle devait quitter de même celles de maîtresse des novices.

Tout le temps que Marie de Jésus demeura dans le creuset de la tribulation, sa douceur, sa modestie, sa patience, ne se démentirent pas un instant. A ces peines Jésus-Christ, qui voulait se rendre son Epouse parfaitement conforme, joignit les épreuves intérieures les plus rigoureuses et des maladies cruelles. Sainte Thérèse, parlant des souffrances des contemplatifs et de l'âpre combat qu'ils ont à soutenir en cette vie, s'écriait : « Certes, il est rude ce combat ! L'enseigne, il est vrai, ne se bat point, mais il n'en court pas moins le plus grand péril, et sans doute il souffre intérieurement plus que tous les autres, car, portant l'étendard sans pouvoir se défendre, il doit se laisser mettre en pièces plutôt que de l'abandonner. De même, les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et recevoir tous les coups qu'on leur porte sans en rendre aucun. Leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, de tenir la croix élevée sans l'abandonner jamais, si imminent que soit le danger, et sans laisser paraître la moindre faiblesse au milieu de la souffrance. ⁽¹⁾

Vingt ans se passèrent ainsi pour Marie de Jésus. Un jour vint où les caresses du céleste Epoux redonnèrent la vie à son âme, et où les faveurs divines l'inondèrent à tel point, que cette période de ses douleurs et de son humiliation devint pour elle un avant-goût des

(1) Chemin de la Perfection, ch. XVIII.

délices de la Patrie. Elle avouait elle-même que les grâces dont Dieu la comblait alors étaient presque incroyables. Ce fut avec un regret profond qu'elle vit venir le jour où son innocence fut reconnue, et où le même Supérieur qui l'avait si rigoureusement traitée, lui demanda pardon de l'avoir méconnue et injustement châtiée. Elle était inconsolable de se voir enlever le trésor des humiliations, dont une longue expérience lui avait révélé tout le prix.

A soixante-quatre ans, la vénérable Mère dut reprendre le fardeau de la supériorité. Toutes les vertus qu'on avait constamment admirées en elle en un degré éminent et héroïque semblaient avoir atteint dans son âme leur plein épanouissement. Marie de Jésus ne vivait plus que pour la gloire de Dieu et le salut du prochain. Dans ce but, elle se servait efficacement du don qu'elle avait reçu de lire dans le secret des cœurs et de connaître les choses éloignées et futures. En même temps, sa soif de voir Dieu la faisait appeler incessamment la fin de son exil. Elle pouvait dire, à la suite de l'un des pères spirituels de sa mère sainte Thérèse : *Avoir soif de Dieu et boire jusqu'à se désaltérer, que sera-ce ?* ⁽¹⁾ Ou encore, avec Thérèse elle-même soupirant après les clartés éternelles :

(1) Le père Martin Gutierrez, de la Compagnie de Jésus, qui, tombé aux mains des Huguenots, succomba pour la foi catholique au bourg de Cardilhac, en France, le 21 Février 1572.

*Combien sans toi triste est la vie!
O Dieu! mon âme inassouvie,
Pour te voir n'a plus qu'un désir:
Mourir!*

Ce ne fut pourtant qu'à l'âge de quatre-vingts ans, le 13 Septembre 1640, que Dieu brisa ses liens terrestres et l'admit à la claire vision.

Marie de Jésus avait passé soixante-trois ans sous la bure du Carmel. Plusieurs personnes eurent révélation de sa gloire, des faveurs miraculeuses furent obtenues par son intercession en Espagne, en France, en Italie et en Flandre. Une ouverture récente de son tombeau a permis de constater que son corps est exempt de corruption et qu'il en découle une huile miraculeuse.

Les Carmélites de Tolède travaillent à faire introduire à Rome le procès de béatification de la mère Marie de Jésus. L'Ordre du Carmel tout entier se joint à elles pour appeler de ses vœux la glorification d'une des plus admirables et des plus saintes parmi les filles de Thérèse de Jésus.

(Registre des Professions du monastère de Tolède — Vie ms. de la mère Marie de Jésus — *Reforma de los Descalzos*, t. V, lib. XXII, cap. V-XI.)

ÉPITRE DE LOUIS DE LÉON

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

ÉPITRE

DE LOUIS DE LÉON AUX CARMÉLITES
DE MADRID

A la mère prieure Anne de Jésus et aux Religieuses Carmélites Déchaussées du monastère de Madrid, le maître Frère Louis de Léon, Salut en Jésus-Christ.

Je n'ai point connu, je n'ai point vu la mère Thérèse de Jésus pendant qu'elle était sur la terre. Mais à présent qu'elle vit dans le ciel, je la connais et je la vois presque continuellement en deux images vivantes qu'elle nous a laissées d'elle-même : je veux dire ses filles et ses livres, témoins fidèles et selon moi irrécusables de son éminente vertu. En effet, les traits de son visage, si je les voyais, me donneraient une idée de son corps ; ses paroles, si je les entendais, me révéleraient quelque chose des vertus de son âme. La première de ces connaissances serait vulgaire ; la seconde, sujette à l'erreur. Double inconvénient, dont se trouvent exempts les deux

objets où je la contemple maintenant. *L'homme*, dit le Sage, *se connaît à ses enfants*. Les fruits qu'on laisse après soi lorsqu'on disparaît, sont les vrais témoins de la vie. C'est le sentiment de Jésus-Christ qui, voulant dans l'Évangile nous apprendre à discerner le méchant du juste, se contente de nous renvoyer aux fruits de l'un et de l'autre. *Vous les connaîtrez*, dit-il, *à leurs fruits*. Si j'avais vu la mère Thérèse, sa vertu, sa sainteté aurait pu rester pour moi douteuse et incertaine : maintenant, sans l'apercevoir elle-même, mais en voyant ses livres et les œuvres de ses mains qui sont ses filles, sa vertu, sa sainteté m'apparaît d'une manière assurée et dans une entière évidence.

La vertu qui éclate en toutes ses filles nous montre, sans danger d'erreur, la grâce abondante versée par Dieu en celle qu'il a rendue la mère de ce nouveau prodige. De fait, ce que Dieu accomplit présentement en ses filles et par elles, doit être tenu pour miraculeux. Si le miracle est un fait qui se produit en dehors de l'ordre naturel, nous nous trouvons ici en présence de tant de choses extraordinaires et nouvelles, que les appeler un miracle, c'est trop peu : il y a là une réunion de nombreux miracles. C'est un miracle qu'une femme, à elle seule, ait ramené à la perfection un Ordre composé de femmes et d'hommes. C'est un autre miracle que l'éminence de perfection où elle les a conduits. C'est un troisième miracle que l'accroissement extraordinaire pris

en si peu d'années par d'aussi faibles commencements. Autant de faits très dignes d'être pesés séparément.

Le rôle des femmes étant, comme l'écrit saint Paul, non d'enseigner, mais d'être enseignées, c'est une merveille inouïe, on le voit au premier coup d'œil, qu'une faible femme ait eu assez de courage pour aborder une si grande entreprise, assez de sagesse et de pouvoir pour la réaliser, pour enlever les cœurs et les donner à Dieu, pour entraîner des foules vers tout ce qui fait horreur à la nature. En ce temps où le démon semble triompher par la multitude des infidèles qui le suivent, par l'obstination de tant de peuples hérétiques qui favorisent ses intérêts, par les vices nombreux qui infectent les chrétiens enrôlés dans son parti, Dieu, si je ne me trompe, a voulu, pour l'humilier et se railler de lui, lui opposer, non un homme vaillant, entouré du prestige de la science, mais une pauvre femme; et cette femme devait le défier, lever contre lui l'étendard, réunir une armée destinée à le surmonter, à l'abattre, à le fouler aux pieds. Il a voulu aussi, pour faire éclater sa puissance, qu'à une époque où tant de milliers d'hommes battent en brèche son royaume, les uns par les erreurs de l'intelligence, les autres par la dépravation des mœurs, ce fût une femme qui réparât ces ruines, en éclairant les esprits et en réglant les mœurs d'une multitude toujours croissante de personnes. Enfin, dans la vieillesse de l'Eglise, il a jugé bon de nous montrer qu'en elle la grâce ne

vieillit point, et que la puissance de l'esprit n'y est pas moindre aujourd'hui que dans ses premiers et plus heureux temps, puisqu'au moyen d'instruments plus faibles, il accomplit les mêmes œuvres, ou des œuvres presque identiques.

Effectivement — et c'est là le second miracle, — la vie que mènent Vos Révérences et la perfection à laquelle votre Mère vous a élevées, que sont-elles, sinon une image de la sainteté de l'Eglise primitive ? Oui certes, ce que nous apprennent les histoires de ces temps-là, nous le voyons, de nos yeux, reproduit dans votre existence. Votre vie nous montre réalisé ce qui paraissait n'exister plus que par écrit et de paroles, tant la pratique en était rare. Ce qu'on admire quand on le voit décrit, ce que la chair a peine à croire, se trouve accompli de nos jours en Votre Révérence et en ses compagnes. Détachées de tout ce qui n'est pas Dieu, n'aspirant qu'aux embrassements de l'Epoux divin, étroitement unies à lui, portant des âmes viriles dans les membres faibles et délicats de la femme, vous mettez en pratique la philosophie la plus haute et la plus généreuse que les hommes aient jamais conçue, vous touchez par les œuvres un point de perfection et d'héroïsme que l'imagination des beaux esprits a eu peine à atteindre. En effet, vous foulez aux pieds les richesses, vous haïssez la liberté, vous méprisez les honneurs, vous aimez l'humilité et le travail ; toute votre étude est de chercher, par une sainte

émulation, à vous avancer sans cesse dans la vertu. Et Votre Epoux vous répond en versant dans vos âmes une telle abondance de joie, que dans la privation et le dépouillement de tous les agréments de la vie, vous possédez un trésor de véritable allégresse, et l'on vous voit fouler généreusement aux pieds la nature, comme si vous étiez exemptes de ses lois, ou plutôt, parce que très réellement vous leur êtes supérieures. Le travail ne vous lasse point; la clôture ne vous est point à charge; la maladie ne vous abat point; la mort ne vous effraie ni ne vous épouvante: au contraire, elle vous réjouit et vous anime.

Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est, pour ainsi parler, le goût et la facilité avec lesquels vous accomplissez des choses extrêmement difficiles. Car la mortification vous est un plaisir; la résignation, un jeu; la plus austère pénitence, un divertissement. C'est comme en vous jouant et pour vous délasser, que vous exécutez des œuvres effroyables à la nature. De l'exercice des vertus héroïques vous avez fait un agréable passe-temps. Par où vous démontrez pratiquement la vérité de la parole de Jésus-Christ: *Mon joug est doux, et mon fardeau léger.* Il n'est point de femme du monde qui trouve à se parer autant de plaisir que vous en goûtez à mener une vie angélique. Anges, vous l'êtes véritablement, non seulement par la perfection de la vie, mais par la conformité et l'union qui règnent entre vous. Deux choses parfaite-

ment semblables ne le sont pas autant que vous l'êtes les unes par rapport aux autres, dans le langage, la modestie, l'humilité, la prudence, la douceur d'esprit, dans toute votre conduite enfin, et dans toutes vos relations extérieures. Animées d'une même vertu, vous avez toutes une même physionomie, et, comme de clairs miroirs, vous réfléchissez toutes les mêmes traits : ceux de la sainte Mère, qui revit en ses filles. D'où il suit, comme je le disais en commençant, que sans l'avoir vue durant sa vie, je la vois maintenant avec plus d'évidence.

Ses filles, en effet, ne sont pas seulement l'image de ses traits, elles sont encore des témoignages certains de ses perfections. Ces perfections se communiquent à toutes et passent des unes aux autres avec tant de rapidité, que dans l'espace de vingt ans qui peuvent s'être écoulés depuis que la Mère fonda le premier couvent — et c'est la troisième merveille, — l'Espagne s'est remplie de monastères où Dieu est servi par plus de mille religieux et religieuses, parmi lesquels les religieuses brillent comme les planètes au milieu des étoiles. De même qu'une bienheureuse femme a donné naissance à la Réforme, ainsi, dans cette Réforme, les femmes semblent l'emporter en tout. Non seulement elles sont dans leur Ordre des lumières et des modèles, mais elle sont encore l'honneur de notre nation, la gloire de notre temps, des fleurs magnifiques qui embellissent la stérilité des siècles où nous vivons. Oui, en vérité, elles sont une portion

choisie de la sainte Eglise, de vivants témoignages de l'efficacité de la grâce de Jésus-Christ, des preuves manifestes de sa souveraine vertu, des types achevés dans lesquels nous expérimentons, en quelque sorte, ce que la foi nous promet. Voilà pour les filles, la première des deux images.

La seconde n'est ni moins fidèle ni moins miraculeuse. Ce sont, ai-je dit, les écrits et les livres. Ici, sans aucun doute, l'Esprit-Saint a voulu que la mère Thérèse fût un exemple singulier. Par l'élévation des matières qu'elle traite, par la délicatesse et la clarté avec lesquelles elle les traite, elle surpasse bien des hommes de talent; et sous le rapport de l'élocution, de la pureté et de l'aisance du style, de la grâce et de la noblesse de l'expression, d'une certaine élégance enfin, sans affectation et pleine de charme, je doute qu'il y ait en notre langue des écrits comparables aux siens. Aussi, chaque fois que je les lis, ils me causent une admiration nouvelle; en maint passage, il me semble que ce n'est pas un esprit humain qui me manifeste ses pensées, et je ne puis m'empêcher de reconnaître le langage de l'Esprit-Saint lui-même, qui dirigeait la plume et la main de Thérèse. C'est, du reste, ce que nous prouvent et la lumière qu'elle fait briller dans les questions obscures et le feu qu'allument ses paroles dans le cœur qui les reçoit.

Laissant à part bien d'autres précieux avantages

attachés à la lecture de ces livres, j'en signalerai deux qui, à mon avis, sont les plus frappants. En premier lieu, ils font paraître aisé le chemin de la vertu; en second lieu, ils enflamment d'amour et pour elle et pour Dieu. Tout d'abord, c'est chose merveilleuse de voir comment ces livres placent Dieu devant les regards de l'âme, et le montrent si facile à trouver, si doux, si aimable à ceux qui le trouvent! Ensuite, l'ensemble des paroles qu'ils contiennent, et chacune d'elles en particulier, allume dans l'âme un feu céleste, qui l'embrase et la consume. Soustrayant toutes les difficultés aux regards et aux sens, non pour les dissimuler, mais pour empêcher qu'on en fasse le moindre cas, ils laissent l'âme, non seulement désabusée des vains fantômes de l'imagination, mais déchargée de sa pesanteur et de sa lâcheté, si généreuse et, si je puis m'exprimer ainsi, si avide du bien, qu'elle y vole aussitôt de toute l'ardeur de ses désirs. On dirait que l'incendie qui brûlait dans ce cœur très saint s'est échappé avec ses paroles, en sorte qu'elles allument des flammes partout où elles passent.

C'est de quoi Vos Révérences, je le sais, peuvent servir de témoins authentiques, comme étant des copies très fidèles de leur Mère. En effet, toutes les fois que je lis ses ouvrages, je crois vous entendre parler; et de même, toutes les fois que je vous entends parler, je crois lire la mère Thérèse. Ceux qui en feront l'épreuve, verront que je dis vrai. Ils reconnaîtront la même intelli-

gence lumineuse et élevée des matières délicates et difficiles de la vie spirituelle, la même aisance et la même grâce à les exprimer, la même dextérité, la même prudence. Ils sentiront le même feu divin, ils éprouveront les mêmes désirs. Ils reconnaîtront le même genre de sainteté, sans prétention ni singularité, mais tellement infuse dans toute votre façon de faire que parfois, sans même avoir parlé de Dieu, vous laissez les âmes embrasées de son amour.

Ainsi, pour revenir à ce que je disais en commençant, si je n'ai pas vu la mère Thérèse pendant qu'elle était sur la terre, je la vois à présent dans ses livres et dans ses filles, ou plutôt je la vois en ce moment en vos Révérences, car vous êtes du nombre de celles qui retracent plus exactement sa vie, vous êtes la vivante reproduction de ses écrits, de ses ouvrages.

Ces ouvrages qui vont paraître, revus par moi sur l'ordre du Conseil royal, je puis à bon droit les dédier, comme je les dédie en effet, à votre saint monastère, car le travail qu'ils m'ont coûté n'a pas été peu considérable.....

.....

J'ai la pensée et l'espoir qu'ils apporteront aux âmes un profit égal à celui qu'en ont tiré Vos Révérences, qui ont grandi grâce à cette nourriture, et qui continuent encore à s'en sustenter. Je vous conjure de vous souvenir

toujours de moi dans vos saintes prières.

Au couvent de Saint-Philippe, Madrid, le 15 Septembre 1587.

INDEX

INDEX DES PERSONNAGES

DONT IL EST FAIT MENTION DANS CE VOLUME

A

Acuña (Doña Marie de), 159.
Agnès de la Conception,
Carmélite Déch., 100-103.
Ahumada (Don Antoine de),
52.
Ahumada (Don Augustin de),
52.
Ahumada (Doña Béatrix de),
52.
Ahumada (Don Ferdinand de),
52.
Ahumada (Doña Jeanne de),
52, 54.
Ahumada (Don Pierre de), 52.
Albe (Duchesse d'), 75.
Alberte-Baptiste, Carmélite
Déch., 99-105.
Alcantara (Saint Pierre d'), 28.
Alphonse des Anges, Carme
Déch. 184.
Alvarez Davila (Alphonse), 16.
Ambroise de Saint-Pierre,
Carme Déch., 179.
Andrada (Pero Sanchez de),
228.
Anne des Anges, Carmélite

Déch., 269.

Anne de Jésus, Carmélite
Déch., 169, 233-247, 256, 257,
285-294.
Anne de Saint-Albert, Car-
mélite Déch., 169-185.
Anne de Saint-Augustin,
Carmélite Déch., 139, 145, 156-
168.
Anne de Saint-Barthélemy,
Carmélite Déch., 23, 24, 26,
47-50, 66-69, 72, 74-79, 81, 82,
90, 104, 119, 120, 123, 152,
154, 161.
Anne-Marie de Jésus, Car-
mélite Ch., 130.
Antoine de Jésus, Carme
Déch., 74, 139.
Aragon y Cordoba (Doña
Francoise de), Comtesse de
Buendia, 159.
Avila (Juan de), 169.
Avila (Julien d'), 120, 171, 173,
175.
B
Balmaseda (Don Christophe
de), 106.

Balmaseda (Doña Marie de), 106-108.
Bañez (Dominique), Dominicain, 128.
Béatrix de l'Incarnation, Carmélite Déch., 192-200.
Béatrix de Jésus, Carmélite Déch., 139, 153.
Béatrix de Saint-Michel, Carmélite Déch., 225-251.
Bernard (Saint), 117.
Bonaventure (Saint), 202.
Brabant (Anne de), 46.
Brétigny (M. de), 14, 96, 212.
Briande de Saint-Joseph, Carmélite Déch., 131.
Buendia (Comte de), 156, 159.
Bustamante y San Martin (Doña Jeanne), 106.

C

Cabeza (François), 218.
Cardona (Doña Catherine de), 162.
Cardona (Marquis Raymond de), 162.
Carlos d'Autriche (Don), 162.
Casilde de Saint-Ange, Carmélite Déch., 208-213.
Castro (Antoine de), S. J., 266.
Catherine de Sienne (Sainte), 116.
Catherine de l'Assomption, Carmélite Déch., 208-211.
Catherine du Christ, Carmélite Déch., 106-112.
Catherine de Saint-Cyrille,

Carmélite Déch., 147-149.
Cepeda (Don Alphonse de), 52.
Cepeda (Don Diego de), 4.
Cepeda (Don Jean Vasquez de), 52.
Cepeda (Don Jérôme de), 52.
Cepeda (Don Laurent de), 52-56, 58, 60, 62, 64, 65.
Cepeda (Don Laurent de), fils du précédent, 65.
Cepeda (Doña Marie de), 52.
Cepeda (Don Rodrigue de), 52.
Cerda (Doña Louise de la), 28, 127, 227.
Constance de la Croix, Carmélite Déch., 139.
Cruz y Ocampo (Doña Béatrix de la), 4.

D

Davila (Marie), 47.
Daza (Don Michel), 218.
Dominique de Jésus-Marie (V. Père), Carmélite Déch., 111.
Diaz (Antoinette), 259.
Dorothée de la Croix, Carmélite Déch., 99.

E

Eboli (Princesse d'), 32.
Eléonore de Jésus, Carmélite Déch., 269.
Eléonore de Saint-Gabriel, Carmélite Déch., 170.
Eléonore-Baptiste, Carmélite Déch., 241.

- Elie** (Saint), prophète, 44.
Elisée (Saint), prophète, 44.
Elvire de Saint-Ange, Carmélite Déch., 135-146.

F

- Fernandez** (Pierre), Dominicain, 110.
François de Sainte-Marie, Carme Déch., 119.
Françoise de Jésus, Carmélite Déch., 116, 119-123.
Fuente (Agnès de la), 252.
Fuentès y Espinosa (Doña Jeanne de), 52.

G

- Gabriel de l'Assomption**, Carme Déch., 139, 165.
Gallo (Ferdinand), 201.
Gaytan (Antoine), 171, 231.
Gonzalez (Catherine), 135.
Gratien (Jérôme), Carme Déch., 10, 22, 49, 56, 58, 59, 61, 62, 66, 91, 92, 95, 110, 132, 170, 177-179.
Grégoire de Nazianze (Saint), 121.
Grégoire de Nazianze, Carme Déch., 147, 171, 175.
Grégoire de Nysse (Saint), 130.
Guevara (Doña Thérèse de), 259.
Gutierrez (Martin), S. J., 280.
Gutierrez (Nicolas), 129.

- Guzman y Barrientos** (Don Martin de), 52.
Guzman y Davila (Don Mathias), 46.

H

- Hélène de Jésus** (de Quiroga), Carmélite Déch., 108, 113, 115.
Hélène de Jésus (de Tolosa), Carmélite Déch., 71, 74.
Hiéronym des Anges, Carmélite Déch., 34.
Hiéronym de l'Incarnation, Carmélite Déch., 113-118.
Hiéronym de Saint-Augustin, Carmélite Déch., 130.

I

- Isabelle de l'Ascension**, Carmélite Déch., 150-155.
Isabelle de Jésus, Carmélite Déch., 127-134.
Isabelle de la Mère de Dieu, Carmélite Déch., 218-222.
Isabelle de Saint-Dominique, Carmélite Déch., 27-37.
Isabelle de Saint-François, Carmélite Déch., 170.
Isabelle de Saint-Jérôme, Carmélite Déch., 170.

J

- Jean de la Croix** (Saint), 117, 148, 153, 181-184, 236-239,

- 241, 242, 245, 247-250, 256, 257, 267-272.
- Jean de la Misère**, Carme Déch., 57.
- Jeanne d'Autriche** (Princesse), 260.
- Jeanne-Baptiste**, Carmélite Déch., 130.
- Jérôme** (Saint), 17.
- Joseph** (Saint), 93, 167, 234, 264.
- Joseph de Sainte-Thérèse**, Carme Déch., 114.
- Jourdain** (Madame). Voir Louise de Jésus.
- Julienne de la Madeleine**, Carmélite Déch., 130.
- Juan d'Autriche** (Don), 162.

L

- Laiz** (Thérèse de), 89.
- Lanuza** (Michel de), 37.
- Léon** (Juan de), 99.
- Léon** (Louis de), Augustin, 232-298.
- Lopez** (Marianne), 147.
- Louise de Jésus**, Carmélite Déch., 96, 213.
- Lucie de Saint-Joseph**, Carmélite Déch., 147, 241.

M

- Madeleine de Jésus**, Carmélite Déch., 214-217.
- Marguerite**, Reine d'Espagne, 14.

- Marie de Jésus**, Carmélite Déch., 265-281.
- Marie des Martyrs**, Carmélite Déch., 139, 142.
- Marie de la Nativité**, Carmélite Déch., 252-258.
- Marie du Saint-Esprit**, Carmélite Déch., 170.
- Marie de Saint-Jérôme**, Carmélite Déch., 16-26, 42-44, 47, 81, 119.
- Marie de Saint-Joseph**, Carmélite Déch., 54, 60, 61, 63, 65, 73, 97, 131, 144, 170-176, 178.
- Marie de Saint-Pierre**, Carmélite Déch., 130.
- Marie-Baptiste**, Carmélite Déch., 1-15, 67, 192, 221.
- Martinez** (Elvire), 266.
- Martinez** (François), 147.
- Mayorga y Castillo** (Doña Marie de), 218.
- Mendoza** (Don Alvaro de), 62, 203.
- Mendoza** (Don Bernardin de), 189-192.
- Mendoza** (Doña Marie de), 10.
- Mercado** (Marie de), 41.
- Merino de Moralès** (Don Michel), 233.
- Moya** (Don Rodrigue de), 180.
- Muncharaz** (Sébastien), 208.
- Muñoz Cana** (Marie), 119.

N

- Nuñez** (Père), 136.

O

- Ocampo** (Doña Marie de). Voir Marie-Baptiste.
Orejon (André de), 41.
Ortiz (Christophe), 252.
Orvieto (Doña Marie de), 214.
Otalora (Doña Catherine de), 177.
Ovalle (Don Juan de), 52.

P

- Pacheco** (Don André), Evêque de Cuenca, 145.
Padilla (Doña Casilde de), 159.
Padilla (doña Louise de), 159.
Pardo de Saavedra (Don Arias), 127.
Pedruja Rebolledo (Juan), 156, 159.
Peñalosa (Doña Anne de), 242, 243, 245.
Perez de Arguello (Madeleine), 156.
Peso y Henao (Doña Catherine del), 52.
Pétronille-Baptiste, Carmélite Déch., 38-45.
Philippe II, Roi d'Espagne, 205.
Philippe III, Roi d'Espagne, 14, 206.
Pie VI, 167.

Q

- Quiroga** (Doña Hélène de). Voir Hélène de Jésus.

R

- Ramirez** (Doña Antoinette), 99.
Ripalda (Jérôme), S. J., 203.
Rivas (Don Antoine Perez de), 265.
Rossi (Jean-Baptiste, Général de l'Ordre du Carmel), 40.

S

- Salazar** (Juan de), 214.
Salazar (Doña Mencia de), 16.
Salcedo (Anne de) 169.
Sanchez (Alphonse) 119.
Sanchez (François), 135.
Sanchez (Marie), 201.
San Pedro (Garcia de), 229.
Sébastien de Jésus, Carmélite Déch., 212.
Sedeño (Don Alphonse), 47.
Sedeño de Montalvo y Tapia (Jean), 27.
Serrano (André), 259.
Stéphanie des Apôtres, Carmélite Déch., 201-207.

T

- Thérèse de la Conception**, Carmélite Déch., 259-264.
Thérèse (Sainte), 3-14, 16-23, 26-32, 38-43, 45-48, 51-79, 81, 82, 87-96, 99-106, 108-114, 120-123, 127-132, 134, 136-144, 148-154, 159-165, 167, 169-180, 190-201, 204, 209-215, 225-236, 243-247, 252-257, 260-262, 264, 266, 267, 269, 272-

274, 278-281, 285-294.

Thérèse de l'Enfant-Jésus, Carmélite Déch., 55, 63, 65, 66.

Thérèse de Jésus, Carmélite Déch., nièce de la Sainte, 51-83.

Thomas d'Aquin (Saint), 220, 265.

Thomasine-Baptiste, Carmélite Déch., 74, 87-98.

Tolosa (Catherine de) 71, 94, 208.

Torre (Marie de la), 228.

Tostado (Jérôme), Carme Ch., 268.

V

Vela (Don Christophe), Archevêque de Burgos, 92, 94.

Vergas (Doña Marie de), 27.

Vierge (Très Sainte), 112, 114, 167, 264, 270.

Villarroel (Don Diego de), 113.

W

Wasteels (Doña Anne), 47.

Wasteels (Liévin), 46.

Y

Yepès (Diego de), Hiéronymite, Evêque de Tarazona, 221, 266.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	XV

MONASTÈRE

DE SAINT-JOSEPH D'AVILA

Marie-Baptiste	3
Marie de Saint-Jérôme	16
Isabelle de Saint-Dominique	27
Pétronille-Baptiste	38
Anne de Saint-Pierre	46
Thérèse de Jésus	51

MONASTÈRE

DE SAINT-JOSEPH DE MEDINA

DEL CAMPO

Thomasine-Baptiste	87
Alberte-Baptiste	99
Catherine du Christ	106
Hiéronyme de l'Incarnation	113
Françoise de Jésus	119

MONASTÈRE
DE SAINT-JOSEPH DE MALAGON

	Pages
Isabelle de Jésus	127
Elvire de Saint-Ange	135
Catherine de Saint-Cyrille	147
Isabelle de l'Ascension	150
Vénérable Anne de Saint-Augustin	156
Anne de Saint-Albert	169

MONASTÈRE
DE LA CONCEPTION DE VALLADOLID

Béatrix de l'Incarnation	189
Stéphanie des Apôtres	201
Catherine de l'Assomption et Casilde de Saint- Ange	208
Madeleine de Jésus	214
Isabelle de la Mère de Dieu	218

MONASTÈRE
DE SAINT-JOSEPH DE TOLÈDE

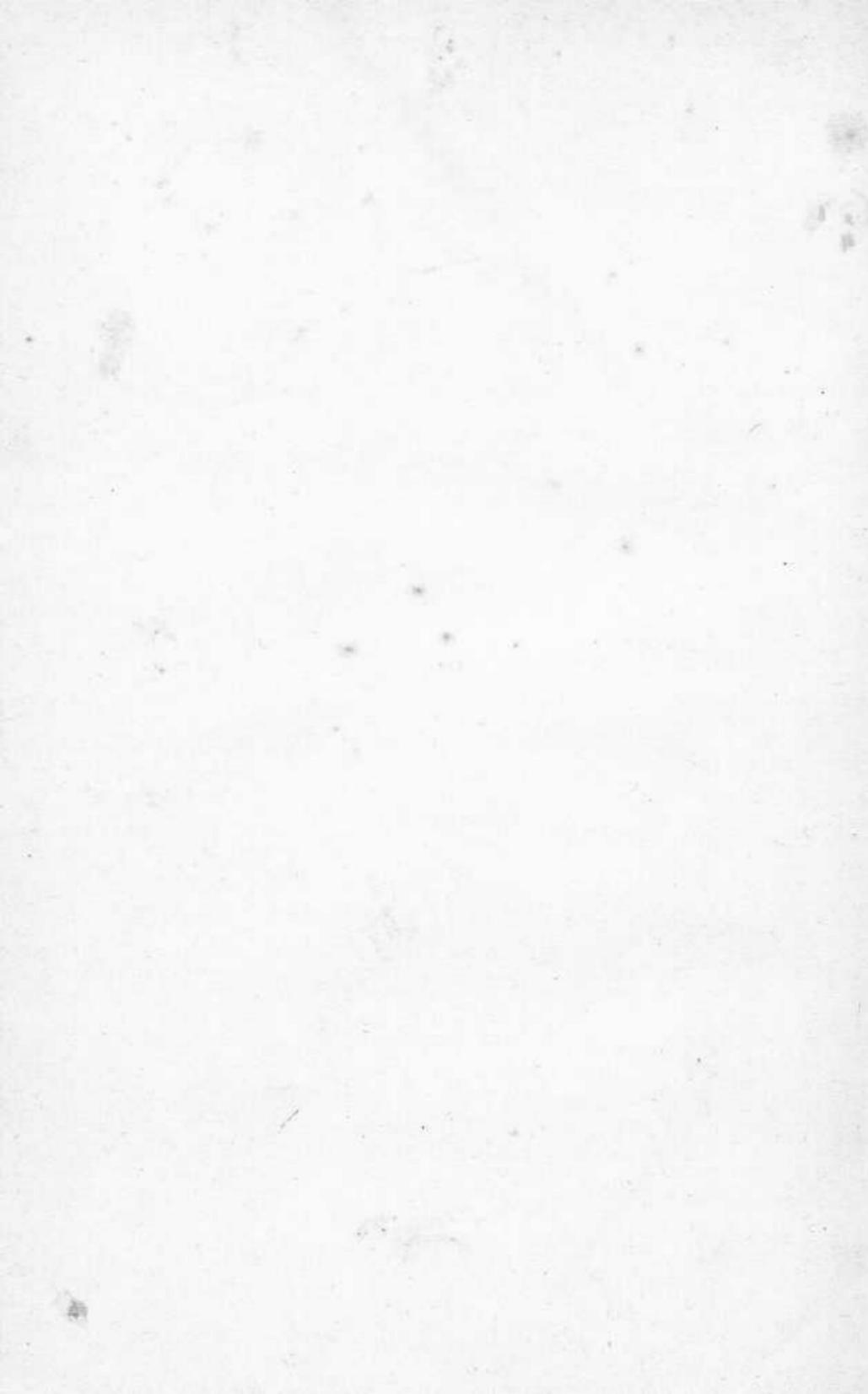
Béatrix de Saint-Michel	225
Marie de la Nativité	252
Thérèse de la Conception	259
La Servante de Dieu Marie de Jésus	265

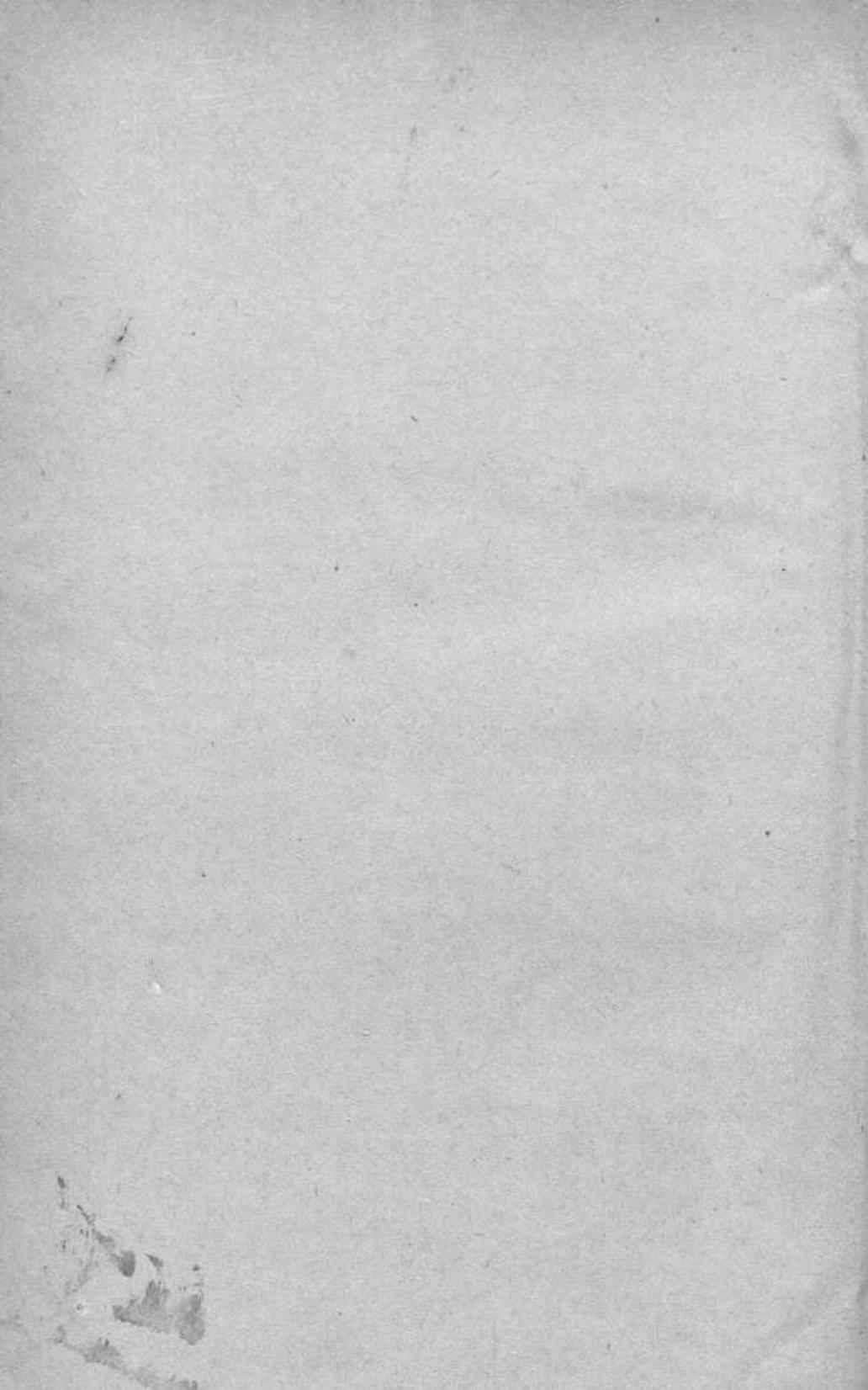
	Pages
Épître de Louis de Léon	285
Index des personnages	297
Table des Matières	303

MANGALORE

Printed and published by J. M. Soares, Codialbail Press
for the Carmel of Mangalore

1913







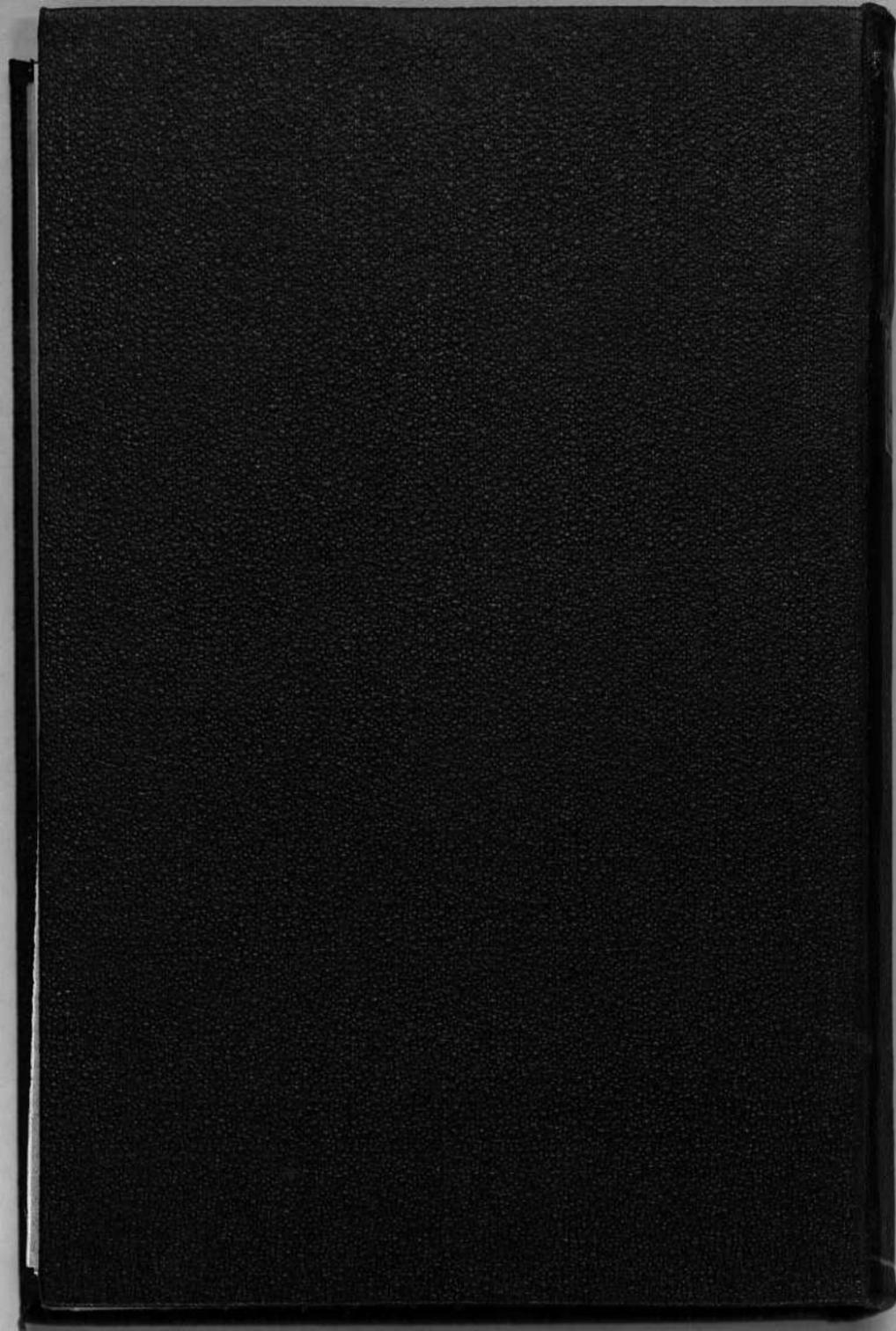
MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa
de Jesús.

Número.....	442	Ptas.
Estante.....	3	Precio de adquisición. »
Tabla.....	4	Valoración actual..... »





FIGURES
CHOISIES
DE
CARMÉLITE



442.